

## Modes de jouir contemporains : le trop et le rien

Cécile Glineur

A la suite de la journée préparatoire du Réseau 2, la lecture successive de deux romans a fait résonner le thème de notre cycle de travail : *Nul si découvert*, de Valérian Guillaume, et *Jours sans faim*, de Delphine de Vigan. Ces textes permettent la rencontre de deux logiques subjectives on ne peut plus contrastées : celle d'un homme que l'on supposera assez jeune, dont nous partagerons le monologue métonymique interne et l'errance sans connaître son prénom, et celle de Laure, jeune femme cachectique qui accepte une hospitalisation in extremis, dont le roman donnera le récit. Dans chacun des ouvrages, l'auteur nous emmène au pays tourmenté de la pulsion orale, sa poussée constante, sa voracité, son caractère acéphale, au pays de ses objets aussi, et rend compte d'un traitement singulier de celle-ci. Ce sont aussi deux constructions littéraires, langagières, extrêmement différentes, qui s'essaient au genre du témoignage. On y repère aussi deux éléments communs : la nomination, par chaque protagoniste, d'un « extime », entendu comme le plus étranger logé au plus intime<sup>1</sup>, et le caractère déterminant, pour chacun d'eux, d'une rencontre et d'une modalité de transfert.

\*\*\*\*

Quelques mots aujourd'hui à propos de *Nul si découvert* ; nous aborderons *Jours sans faim* dans une prochaine Lettre. Le roman présente une double qualité textuelle. Il constitue un récit captivant, au rythme et style singuliers d'énonciation, qui donnent corps au narrateur comme sujet, et permettent au lecteur la rencontre de sa solitude radicale. Il témoigne aussi d'une pertinence clinique remarquable : chaque segment du texte pourrait être issu d'une clinique en institution ou d'une présentation de malade. L'omniprésence des phénomènes élémentaires, la langue sans points de capiton, le travail continu du sujet pour se constituer un corps, siège de retours quotidiens de jouissance au travers de phénomènes étranges, inconfortables voire douloureux, la logique d'un transfert qui, toujours, vise et concerne le sujet, ou encore l'absence complète d'une orientation du désir sont autant de phénomènes que l'auteur parvient à singulariser et à articuler au sein d'un récit qui, sans illusions soit-il, produit pourtant poésie et beauté.

Dans le contexte du thème actuel du Réseau 2 : « Modes de jouir contemporains. Le singulier et le collectif en institution », ce roman assez bref se distingue de deux manières encore.

D'une part, il rend perceptible la logique d'un circuit pulsionnel au champ de la psychose ; ici, celui d'une voracité acéphale sans aucun voile, la constance de sa poussée, le régime de répétition qu'elle engendre, son caractère déterminant pour la trajectoire du protagoniste et la manière dont celui-ci la perçoit comme un pur parasitage, l'œuvre d'un autre que lui à l'intérieur de lui, comme ce qui fait à la fois injonction et obstacle pour lui.

D'autre part, le récit donne à saisir comment la dynamique perpétuelle de la pulsion trouve un écho dans l'infinie démultiplication des objets « prêts à jouir » de la modernité, comment ces deux dimensions peuvent trouver à s'imbriquer, produisant, encore et encore, la tension

---

<sup>1</sup> L'extimité est une fracture constitutive de l'intimité. L'extime se trouve au lieu où l'on espère, où l'on attend, où l'on croit reconnaître le plus intime. Dans son for le plus intime, le sujet découvre autre chose. (J.-A. Miller, L'Autre dans l'Autre

de la convoitise et la tension de la possession, sans jamais d'autre effet que la reconduction d'un manque toxicomane, parodie de la course du désir.

### **Nul si découvert**

A défaut d'un prénom, nous désignerons le narrateur du roman par l'initiale « A. ». Il prend la parole dès le premier mot du texte, et nous n'en rencontrerons pas d'autre : le roman est tout d'une phrase, cabriolant, métonymique, sans autre ponctuation que l'onomatopée « Ah lala » qui tiendra fonction de respiration, de trait d'union entre des blocs de parole descriptifs, associatifs, à bas bruit ou franchement délirants, empreints souvent d'une poésie étonnante. En toutes circonstances, A. est « résolu à (se) donner de tout (son) être », tout fait appel pour lui, tout l'aspire en un mouvement perpétuel. On saisit par bribes un point de bascule précis dans sa trajectoire : la mort de sa mère, qui marque un avant et un après : « Depuis que maman est morte c'est vrai j'avoue j'arrive plus trop à parler et puis j'ai tout le temps mal au cœur et puis (...) j'ai tendance à m'imaginer des choses » (p. 7). Cette mort ne marque aucune séparation, comme l'indiquent divers passages qui ponctuent le flux de son récit : « J'ai tout de suite été voir maman je lui ai fait des baisers et je me suis empressé de m'asseoir à côté » (p. 43) ; « J'ai discuté avec maman sur le clic-clac je l'ai caressée je l'ai embrassée et je lui ai dit toutes les beautés puis je me suis endormi » (p. 46) ; « Maman était là à sa place de d'habitude devant la télé elle m'attendait alors j'ai été la chercher et je l'ai posée sur la table » (p. 70) - au cours d'une scène critique, nous comprenons qu'A. désigne du vocable « maman » l'urne funéraire contenant ses cendres.

Un lieu pour lui fait boussole : un vaste centre commercial dont il connaît par cœur la succession des parkings, des entrées, des commerces, un lieu qui l'apaise en même temps qu'il le ravit, qui constitue pour lui une destination et un circuit rassurant de déplacement, mais aussi le lieu de ce qui fait lien social, où il distingue les petits autres au un par un, à défaut d'être, lui, distingué : « Tout le monde (y est) vraiment hyper gentil » (p. 13) ; « J'ai marché doucement vers les distractions et le contact humain » (p. 10) ; « Pour suivre le chemin du plaisir j'ai été voir les belles choses » (p. 11) ; « J'ai trouvé les rayons impeccables et si fournis que j'ai presque pas pensé à mes tristesses » (p. 12). L'endroit localise tous les trésors, la somme des objets désirables, admirés, convoités, au point où l'avoir et l'être, pour A., se confondent : « J'aimerais trop être un paquet de Menthos ou un Kinder Bueno pour être manipulé et placé dans ma rangée » (p. 59) ; « En regardant les produits je me suis dit que j'aurais bien aimé moi aussi avoir ma place dans un rayon mon nom sur une étiquette mon visage sur une boîte un sachet un carton » (p. 113). L'endroit précis où a été érigé le centre commercial existait déjà auparavant pour A., localisation de jouissance dans sa trajectoire : « Le bruit m'a fait penser à celui des trains (...) c'était mon plaisir d'imagination (...) maintenant ils y passent plus les trains (...) heureusement maintenant à la place il y a le centre (...) les trains pouvaient m'occuper toute la journée (...) et quelquefois plus rarement j'attachais de petits animaux sur les rails (...) et la musique de la mort mêlée à celle de la vitesse était très rigolote » (p. 100-101).

L'objet le plus prisé se révèle celui qui se mange, ou plutôt se dévore, s'engloutit, chaque fois comme une première fois, et l'on peut d'abord en saisir une fonction évoquant l'homéostasie. Après un énorme repas à sa « table fétiche » d'un self-service, A. observe « Je me suis rendu compte à quel point j'étais consolé de mes tristesse c'est idiot mais le pouvoir de la viande et

des petites choses me désinquiète m'éloigne de mes incertitudes » (p. 16). Pourtant, même dans ce registre, la dynamique métonymique est à l'œuvre, sans autre point d'arrêt possible que venu du dehors : « Pendant tout le temps que j'ai mangé j'arrêtais pas de regarder la carte des glaces (...) je me suis mis à rêver de fraise melba et de délice coco (...) je ne sais pourquoi mais une idée m'est venue au beau milieu de ma lecture entre le parfum nougat et le parfum Snickers pourquoi ne ferais-je pas un crochet au Go Sport pour voir un peu les choses et acheter un slip de bain (...) alors dans l'excitation de l'idée j'ai foncé dans les bacs des garnitures pour tout manger (...) le cuistot est sorti de sa cuisine (.) il m'a dit eh oh il faut que vous appreniez à en laisser un peu pour les autres » (p. 15). Et l'on perçoit l'accointance entre la poussée pulsionnelle constante et l'offre pléthorique dudit centre commercial où A. passe ses journées.

Cette poussée, nous le percevons vite, ne vise pourtant ni homéostasie, ni satiété, elle engage un au-delà sans limite, un au-delà de violence, de malaise, de souffrance, et se trouve nommée par A. « mon démon », entité logée en lui tel un marionnettiste parasite, le contraignant à des séances d'ingestion gargantuesques, y compris de l'à peine comestible. Voici ce qu'en dit A. : « Un démon dans le ventre qui parfois me torturait l'âme (...) que ce démon était goulu et ne laissait aucune place à mon plaisir ni à mon choix il fallait que je le contente sans quoi j'avais peur d'être puni (...) ce qui me devait d'être irréprochable au niveau du remplissage du panier de courses car il était par moments affamé et il devait par mon appétit sustenter le sien (...) ce qui m'étonnait le plus c'est la manière par laquelle il se trouvait à son aise comme s'il habitait en moi depuis plus longtemps que moi » (p. 102). Nous percevons comment A. travaille à pactiser avec cet hôte tyrannique pour tenter d'en faire un partenaire, par des prières singulières, des rites, des jeux sonores et, quotidiennement, en acquiesçant à sa voracité : « J'ai compris que c'était l'heure pour mon démon alors on a ouvert le frigo et comme chaque soir on a improvisé un joyeux festin et on a mélangé les plaisirs Bounty Pick Up Philadelphia tartiné sur des tranches de Harry's sans croûte et du jambon blanc cuit à l'étouffée tartiflettes micro-ondables Babybel et gros gouda Dragibus MMs et belle bavette chips aux crevettes chips moutardées à l'ancienne chips au poulet braisé cordon bleu croustillant mouliné de légumes cassoulet épais et surimi » (p. 44-45). Ces offrandes propiatoires calment le démon pour un temps, toujours au prix de la douleur de A. : « Mon démon à l'intérieur pesait une tonne et je n'arrivais pas à me relever j'avais le sentiment d'avoir exagéré mais bon en même temps ça lui faisait tellement plaisir » (p. 60).

Puisqu'il a donc acheté un maillot (non parce qu'il a envie de nager), A. décide de découvrir la nouvelle piscine du quartier, et rencontre ainsi Leslie, jeune femme qui tient la caisse et lui offre un bonnet de bain, parce qu'il n'en possède pas et s'embarrasse jusqu'au malaise. Il n'en faut pas davantage à A. « complètement hypnotisé par ses nattes et sa beauté » (p. 23) pour faire d'elle « l'œuvre de sa vie » : « Je me sentais prêt à tout pour elle je voyais en elle ma vie mon avenir mon destin » ; à dater de la rencontre, le moindre élément ayant trait à la jeune femme s'alourdit d'un réseau dense de significations personnelles, ainsi de celles associées à son prénom : « Leslie (...) c'est somptueux en tout point et si fort en signification (...) j'ai cherché et j'ai vu que les Leslie sont des êtres ouverts fiables sérieux disponibles courageux et qui détestent les hypocrites (...) c'est rien que des vérités tout ça des vérités qui coïncident avec mon rêve et mon idée » (p. 28). Son unique univers pour tenter de pratiquer

une telle rencontre est celui de l'imaginaire et des lieux communs de la consommation partagée : « J'étais trop content d'avoir un premier rendez-vous d'avoir pour la première fois un vrai rencard comme dans les films (...) j'étais bien décidé à mettre le paquet (...) et vu que les femmes aiment qu'on porte des vêtements neufs j'ai foncé au Centre et c'est à Kiabi que j'ai fait mes affaires » (p. 90) ; « Avec ses belles boucles comme ça et son rouge à lèvres noir (...) je nous imaginai déjà marcher ici comme ça tous les deux dans La Grande Galerie main dans la main à regarder et à essayer tout partout on irait chez Claire's et à Intimissimi pour acheter des dentelles des rajouts des bijoux et tout ce qui lui plaira » (p. 85). En fait de premier rendez-vous, Leslie lui a fait part d'une fuite d'eau dans sa cuisine, qu'il s'est immédiatement proposé de venir réparer. Mais il est vrai qu'à son arrivée, elle lui fait un accueil chaleureux, des « regards gentils » et pose même une « caresse sur le dessus de (sa) tête », une fois la fuite colmatée.

A. s'évanouit. Déjà aux prises avec de nombreux phénomènes de corps à l'approche de la rencontre, évocatrice d'une possible rencontre sexuelle, il expérimente à son réveil une angoisse de plus en plus incoercible, et, alors que Leslie lui propose de partager son repas, le réveil de son démon : « Je me suis précipité vers le récipient et je me suis mis à avaler toute la soupe d'un trait en plongeant dedans alors même qu'elle n'en avait pas fini qu'elle n'y avait pas encore ajouté les poireaux puis dans un même mouvement je me suis rué sur son frigo et j'ai commencé à plonger à forcer à ouvrir tout et n'importe quoi dans une frénésie telle que je ne me souviens ni des goûts ni des choses mangées » (p. 101). Il tente alors de lui dire avec quoi il est aux prises, « cette cohabitation désobligeante », sa fatigue, son découragement, qu'il subit « comme elle venait de le faire les vices d'un démon inflexible et vorace ». Leslie alors « explose de rire ». Et le démon, l'être « le plus susceptible et le plus terrible que (A.) connaisse », s'en prend alors à elle.

Si Leslie en réchappe, et que le roman n'est pas clos, cette scène signe pourtant la dernière bascule de A. : vers le pire, la dégradation, la mort. Au-delà de ce point la langue elle-même se délite, les phénomènes élémentaires se multiplient, A. perçoit « le langage immortel des anges », il n'arrive « plus à dire les mots et les paroles humaines dans l'ordre je faisais des sons tram des sons vrimvrim des sons rourou qui débordaient et j'ai été partout avec mes bénédictions », et lui apparaît, ultime soutien dans le chaos « Cypréa la déesse des surgelés » (p. 113), délivrant la mission messianique : « Je ne souffre pas par hasard elle me dit que j'étais une sorte d'élu un christ cosmique et qu'un jour viendra où je devrai conduire l'humanité vers le paradis perdu » (p. 114). On voit ce délire produit par A. venir en réponse au rapport sexuel qu'il n'y a pas, esquisse d'invention pour compenser ce trou fondamental<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Voir, par exemple, Laurent Dupont, *Clinique psychanalytique du délire*, L'Hebdo-Blog 6 mai 2018

<https://www.hebdo-blog.fr/clinique-psychanalytique-delire/>

Eric Zuliani, *Du côté de Schreber*, <https://sectioncliniquenantes.fr/wp-content/uploads/2024/02/24-02-10-SCN-seminaire-theorique-Zuliani2.pdf>